

Namibie - Sables du Namib du 10/07 au 26/07/2018

©-Pierre-yves DENIZOT / 2018 - <http://pierreyvesdenizot.free.fr/>

Article 3 : Namibie : les Herero n'abdiquent jamais

Victime d'un génocide oublié, ce peuple de Namibie se bat pour obtenir réparation. Avec une arme symbolique : un look unique, synonyme de force et de fierté recouvrées.

Quelque chose de glaçant se dégage de cet endroit, pourtant grandiose. De hautes falaises couleur de sang séché, posées en amphithéâtre, des vautours guettant une charogne à rogner et, en contrebas, des babouins agressifs dont les cris résonnent comme à l'intérieur d'une crypte. Il y a bien cette timide source qui glougloute et verdit un morceau de clairière mais, rien n'y fait, l'ambiance reste lugubre. C'est ici, à trois heures de route de Windhoek, dans le cul-de-sac du plateau du Waterberg, que le carnage eut lieu, il y a bientôt 114 ans. Une légende affirme que, depuis ce matin du 11 août 1904, le champ de bataille a conservé des teintes d'hémoglobine. Ce n'est peut-être pas qu'une légende. Bien sûr, la terre du Waterberg est rouge à cause de sa teneur en fer et en bauxite, mais, ce jour-là, furent massacrés des milliers de Herero, le grand peuple de la Namibie d'avant la colonisation. Dans cet enclos infernal, 50 000 membres (sur 80 000) de cette ethnie de bergers nomades s'étaient rassemblés, avec femmes, enfants et bétail, mais aussi avec fusils, machettes et massues, afin de préparer une nouvelle riposte contre l'armée du Kaiser Guillaume II. La tribu dormait encore sous les tentes quand, avant l'aube, le général allemand Lothar von Trotha lança son attaque surprise. Jamais aucun Herero n'aurait procédé ainsi. Question d'honneur : un adversaire s'affronte à la loyale, à une heure sinon convenue du moins convenable, et surtout en laissant familles et bêtes en dehors des combats. Mais Trotha, que ses hommes surnommaient le Requin, avait une réputation à tenir. Cet officier prussien s'était déjà illustré dans de petites colonies du Reich, en Chine comme en Afrique de l'Est, en matant par les armes la moindre velléité de révolte. Arrivé deux mois plus tôt dans ce qui était depuis 1883 le Deutsch-Südwestafrika (le Sud-Ouest africain allemand), son mandat était clair : réprimer le soulèvement de ce peuple trop fier. Le Requin avait ainsi obtenu 15 000 soldats, du matériel dernier cri et les pleins pouvoirs, remis des mains mêmes du Kaiser. Bref, pas de quartier. Si bien qu'on raconte qu'au lendemain de la bataille les vautours moururent aussi, mais d'indigestion. Quant aux Herero qui purent s'échapper, ils furent contraints à fuir vers l'est et les sables brûlants du Kalahari, où Lothar von Trotha, en redoutable stratège, avait fait empoisonner les rares points d'eau. Ce piège a donné son nom à une colline, située aux portes de l'immense désert : Osombo zoWindimbe, littéralement «la source de la blessure mortelle». C'est aussi à cet endroit qu'en octobre 1904, deux mois après la tuerie du Waterberg, le général allemand poursuivit sa besogne en prononçant son sinistre Vernichtungsbefehl («ordre d'extermination»), pour en finir avec les derniers résistants.

«Le contenu de cet ordre et les exactions qui s'ensuivirent justifient que l'on parle du premier génocide du XXe siècle, et que nous attendions de l'Allemagne des réparations », estime Ester Muijangué, la présidente de la Ovaherero-Ovambanderu Genocide Foundation, qui tente de porter la cause herero à travers le monde. Traqués, déportés dans six camps de concentration répartis sur le territoire, battus à mort, torturés, pendus ou fusillés, 65 000 Herero périrent entre 1904 et 1908. A leur supplice s'ajouta celui du peuple des Nama, entré lui aussi en résistance dans le sud de la colonie : 10 000 d'entre eux furent tués à la même époque, la moitié de la tribu. Pour eux comme pour les Herero, la colère n'est jamais retombée. Et le combat pour la reconnaissance de leur souffrance est loin d'être terminé. «Cette histoire reste mal connue et fut longtemps considérée comme une simple guerre coloniale, constate l'historien belge Joël Kotek, auteur d'essais sur le sujet. Or, à bien y regarder, cette tragédie contenait déjà les germes de la future idéologie nazie. Des crânes des victimes, notamment, furent envoyés dans les universités allemandes pour être étudiés

par des savants dont les conclusions servirent à alimenter les théories raciales développées plus tard par Hitler.»

Aujourd'hui, au pied du Waterberg, les vautours sont revenus, mais aucune stèle ne permet de se souvenir de cet épisode sanglant. Le sable rouge accueille simplement un «sentier historique » consacré «à un moment crucial de l'histoire namibienne» (sic). Le problème est que la plupart des Namibiens n'y ont pas accès : le site se trouve dans une réserve privée ceinte de fils barbelés, un paradis du safari qui appartient à des descendants d'Allemands. C'est là l'une des singularités du pays : ni la chute du Deutsch-Südwestafrika en 1915, ni le mandat sud-africain et le régime d'apartheid qui s'ensuivirent, ni même l'indépendance, enfin acquise en 1990, n'entraînèrent le départ des colons. Si bien que les plus belles terres sont généralement restées à ceux qui les avaient conquises il y a plus d'un siècle.

«Le génocide a fait de nous des mendiants, répète inlassablement Ripeua Kaangundue, l'un des chefs herero d'Okakarara, bourg poussiéreux situé non loin du Waterberg. Notre histoire coloniale, c'est d'abord celle d'un vol. Un vol qui se perpétue : dans notre pays, 4 000 paysans blancs possèdent la moitié des bons pâturages, pendant que nos bêtes s'agglutinent sur des terrains desséchés.»

Les Blancs tiennent aussi la quasi-totalité de l'industrie touristique, où la mémoire africaine n'a pas vraiment sa place. Près de Swakopmund, sur la côte atlantique, s'élevait jadis un camp de concentration de Herero. Le lieu est pour partie enseveli sous les dunes, et le reste est occupé par un centre équestre. Plus au sud, à Lüderitz, un autre bague, bâti sur l'île de Shark Island, a vu périr 3 300 prisonniers, des femmes surtout. Désormais, cet antre maudit est devenu... un camping ! Entre le bloc sanitaire, les emplacements pour tentes et caravanes, les barbecues et les tables de pique-nique, la visite fait froid dans le dos tant le contraste est grand avec ce qu'on nommait autrefois «l'île du viol» ou encore «l'île des mortes-vivantes». «Imagineraient-on une chose pareille à Auschwitz ?» s'étrangle l'écrivaine française Elise Fontenaille, auteure d'une enquête historique parue sous le titre de Blue Book (éd. Calmann-Lévy, 2015), du nom d'un rapport rédigé par les Britanniques après le génocide, mais dont la teneur s'avéra si terrifiante qu'il fut enterré. Même dans la capitale, il fallut attendre 2014 et l'inauguration du musée de l'Indépendance pour qu'enfin cet épisode entre dans le récit national : là, une grande salle d'exposition lui est désormais consacrée. Un an plus tôt, le gouvernement namibien avait déjà déboulonné le Reiterdenkmal. Cette statue équestre honorant soldats et civils allemands morts lors des combats contre les Herero dominait depuis plus d'un siècle l'avenue principale de Windhoek. Elle a été reléguée loin des regards dans la cour décrépite de l'ex-QG de la Schutztruppe (troupe coloniale). Un émouvant monument la remplace, avec des bas-reliefs montrant des exécutions sommaires et la statue d'un homme et d'une femme noirs, bras levés, brisant leurs chaînes. «Un symbole important dans la prise en compte de notre douleur, reconnaît Ester Muijangué. Mais on est encore loin du compte : dans nos manuels scolaires, ce que nous avons subi se résume à quelques lignes.»

Les Herero sont 170 000 aujourd'hui. Sauf qu'ils ne représentent plus que 7 % de la population, contre 80 % au XIXe siècle, ce qui les relègue au rang de quatrième ethnie de la nation. «Or, ici, les partis politiques se constituent d'abord autour d'une appartenance à une tribu, rappelle l'écrivaine Elise Fontenaille. A cause du génocide, ce sont les Ovambo, et non plus les Herero, qui sont majoritaires dans le pays.» Et donc aussi à la tête de l'Etat. Difficile pour les autres peuples de se faire entendre. Les «enfants» des survivants ont cependant imaginé des stratégies pour ne pas perdre la mémoire. A commencer par le retour aux traditions d'avant la colonisation. «Les missionnaires avaient fait de nous des bons chrétiens, alors beaucoup ne se rendent plus à l'église», témoigne Wesley Tjikuvira. Travailleur social, ce trentenaire fait connaître la culture ancestrale de sa tribu en emmenant régulièrement des Européens visiter les villages pauvres des alentours. L'occasion de découvrir, par exemple, le culte de Mukuru, l'ancêtre primitif divinisé qui relie les morts aux vivants. Chaque jour, au lever et au coucher du soleil, au centre du village, le feu sacré est allumé par le chef du clan. La fumée qui s'en échappe symbolise le lien inaltérable avec les disparus. Et puis, il y a ces tenues vestimentaires qui font leur particularité depuis un siècle, et dont on sent bien qu'elles sont cousues au fil de la résilience. Pour les femmes, une robe inspirée de la rigueur victorienne, un châle posé sur les épaules, quelques jupons... «Ce sont des habits de dignité et, disons-le, de vengeance», explique Wesley Tjikuvira. Seules les femmes mariées portent chaque jour ces attributs riches de mille symboles cachés. «Et dire que nous étions vêtues de peaux de

bêtes quand les colons arrivèrent au XIXe siècle, s'esclaffe l'une d'elles, la coquette Erastophine Rukeeveni, 50 ans, qui tient un restaurant à Okakarara. Les missionnaires obligèrent nos ancêtres à enfiler d'imposantes blouses pour éloigner la concupiscence... Après le génocide, nous les avons pris au mot !» La construction de cette panoplie surannée, l'ironie cachée dans les plis de ces robes volumineuses, l'absurdité de ces manches longues et de ces corsages fermés, par 40 °C, mériteraient à elles seules une étude. Car ces patchworks aux allures de carapaces, ces cottes de mailles froufrouteuses, en disent long sur le passé : dans chaque village, le génocide signifia aussi le viol. Mais le plus étonnant reste la coiffe des femmes rappelant les cornes du taureau, un animal sacré dont on utilise le cuir comme linceul. Obtenue par un savant pliage de tissus autour d'un rouleau de papier journal, ce couvre-chef est lui aussi apparu après le génocide. Un emblème de résistance qui a la même forme que l'amphithéâtre rocheux du Waterberg.

Les hommes ne sont pas en reste. Ils ne sortent jamais sans leur chapeau ni leur fine canne de bois. «Nous avons un bâton bien avant l'arrivée des colons, c'était une arme et un outil pour mener le troupeau», précise Guerman Vekondja, 78 ans. Ce retraité a travaillé toute sa vie comme agent d'entretien à l'hôpital. Son corps fatigué ne lui permet plus de se rendre aux rassemblements commémoratifs où chacun soigne son look. Chaque année, en octobre, quelque 5 000 participants se retrouvent notamment sur la fameuse colline d'Osombo zoWindimbe, où Trotha prononça l'ordre d'extermination. Les hommes revêtent alors des uniformes qui ressemblent à ceux de leurs bourreaux : képi, veston kaki, galons et médailles en toc... Tout l'attirail martial de l'ennemi, comme figé dans le temps, soudain porté en étendard dans un mélange troublant de fanfaronnade et de démonstration de force. «Cela nous vient d'une tradition lointaine, explique Wesley Tjikuvira. Chez nous, le chasseur porte toujours la peau du fauve qu'il vient de tuer. Une façon de montrer qui est le plus fort !» A l'occasion de ces défilés, le peuple herero dévoile aussi ses multiples divisions. Depuis des années, chaque clan s'habille dans sa couleur. Là, il y a les rouges, qui se réclament de Samuel Maharero, le héros (mort en 1923) qui lança la révolte contre le colonisateur. Ailleurs, on tombe sur les verts, majoritairement issus d'un clan jadis réfugié au Bechuanaland (l'actuel Botswana). Il y a aussi ceux qui défilent en blanc et noir, et viennent de territoires situés dans l'Ouest... Tous ont des avis divergents sur une question : comment faire avancer le dossier des réparations ? En 2011, l'Allemagne a restitué vingt crânes de victimes à la Namibie. Il y a deux ans, le parlement allemand a reconnu que les crimes commis «relevaient bien du génocide». En mars 2017, une juge new-yorkaise a accepté d'examiner la plainte déposée par une poignée de représentants herero et nama, qui exigent des dédommagements. Enfin, des excuses officielles de Berlin sont annoncées pour bientôt. Mais les pourparlers sur les réparations matérielles patinent. L'Etat voudrait que cet argent tombe dans ses caisses et que toutes les ethnies et non pas seulement les Herero et les Nama en bénéficient. L'Allemagne, de son côté, argue qu'elle paie déjà sa dette via l'aide au développement qu'elle fournit depuis l'indépendance : usines pour dessaler l'eau de mer, routes, infrastructures hôtelières... Mais est-ce suffisant au regard d'un génocide ? Dans l'ex-colonie du Kaiser, les plaies ne sont pas près de se refermer.

Repères : les autres peuples qui ont dompté cette terre ardente

Nama, des chanteurs hors pair

Ces éleveurs ont un talent pour l'art vocal, où se mêlent les voix à l'harmonie extraordinaire et les percussions. Surnommés Hottentot par les premiers colons, les Nama ne sont plus que 80 000 (3 % de la population namibienne) suite au génocide de 1904 à 1908. Ils furent longtemps influents, mais la guerre coloniale les a décimés, puis l'apartheid les a muselés. Même depuis l'indépendance, en 1990, ils participent peu à la vie politique. Beaucoup ont émigré, au Botswana et surtout en Afrique du Sud. Les autres vivent sur leur terre ancestrale, l'ex-Namaqualand de l'époque coloniale, au sud-ouest. Signes particuliers : leurs vêtements, faits d'un patchwork d'étoffes colorées, et le bandana vissé sur la tête, rappelant celui qu'arborait leur chef, Hendrik Witbooi (1825-1905), en signe de résistance à l'oppression.

Himba, les peaux rouges du Kaokoland

Dans le Kaokoland, au nord-ouest, où ils sont de 10 000 à 15 000 (sur un total de 50 000 répartis de part et d'autre de la frontière avec l'Angola), les Himba mènent une existence proche de celle de

leurs ancêtres semi-nomades lorsqu'ils quittèrent la région des Grands Lacs pour arriver ici, vers le XVI^e siècle. Leur nom, en langue herero (les deux ethnies sont cousines), signifie «mendiant». Et c'est vrai que ce peuple de bergers vit de peu. Couvertes d'un pagne en peau de bête, seins nus, les femmes s'enduisent le corps d'un mélange d'ocre rouge, de matière grasse, d'herbes et de résine pour se protéger du soleil et des insectes. Garçons et filles ont des coiffures qui évoluent avec l'âge et le statut : nattes simples ou doubles, à l'avant ou à l'arrière du crâne, chignon pris dans un bout de peau de chèvre, ekori (coiffe de mariage en cuir et perles)...

Ovambo, l'ethnie au pouvoir

Ils sont 1,2 million, soit presque la moitié de la population, et forment le gros des troupes de la Swapo, syndicat d'inspiration marxiste devenu mouvement séparatiste armé puis, après 1990 et le retrait de l'Afrique du Sud, le parti politique dominant. L'Ovambo Sam Nujoma, héros de la lutte pour l'indépendance, fut ainsi le premier président de la République. Depuis vingt ans, cette ethnie est celle qui s'est le plus urbanisée, enrichie, et qui accède en nombre aux emplois qualifiés. A noter que le nom Ovambo recouvre une dizaine de tribus, issues de la famille des peuples bantous. Celle, prestigieuse, des Ova-kwanyama (35 % des Ovambo) occupe tous les postes clés de l'Etat.

Kavango, les hommes du delta

Composé de cinq sous-groupes et 240 000 membres, c'est le «peuple du fleuve». Originaire d'Afrique de l'Est, il s'est établi sur les rives de l'Okavango à la fin du XVIII^e siècle. Pêcheurs, les Kavango sont aussi réputés pour leur artisanat. Mais nombre d'entre eux fournissent aujourd'hui une main-d'œuvre bon marché aux mines d'uranium et de diamants.

Damara, anciens esclaves

Un grand mystère entoure leurs origines. Longtemps, ces chasseurs-cueilleurs vécurent reclus dans les montagnes inhospitalières du nord pour ne pas tomber sous la coupe des Nama ou des Herero, qui les réduisaient en esclavage. Une persécution qui explique qu'ils aient soutenu les envahisseurs allemands. En récompense, les colons leur allouèrent une terre, baptisée Damaraland. Moins d'un quart des 160 000 Damara vivent de façon traditionnelle, les autres sont mineurs, ouvriers... Le Damara Living Museum présente leur culture : dans un village de huttes, les visiteurs découvrent leur artisanat, leur langue à clics...

San, les premiers habitants

Des vestiges archéologiques témoignent de leur présence en Afrique australe il y a déjà 40 000 ans. Mais aujourd'hui les San, surnommés Bushmen ou Bochimans («homme de la brousse») par les Européens, ne sont que 30 000 (1,2 % de la population). Habitant les zones les plus désertiques, dont le Kalahari, ce clan de chasseurs-cueilleurs nomades, qui ne reconnaît ni chef ni droit à la propriété, est le plus démuné de la société namibienne.

Capriviens, les pêcheurs de l'empire Lozi

Ils vivent dans la bande de Caprivi, mince ruban situé à l'extrême nord-est et irrigué par les eaux du Zambèze et du Kwando. Un monde à part qui, avant son annexion par les Allemands au sein de leur Deutsch-Südwestafrika, en 1890, était le fief des rois Lozi. De ces ancêtres, les 80 000 Capriviens ont gardé la langue, et l'art de la pêche et de la navigation sur pirogues.

Basters, métis en colère

La plupart des 35 000 Basters («bâtards» en afrikaans) vivent à Rehoboth, bourg du centre du pays. C'est à partir de la fin du XVIII^e siècle que les enfants nés d'unions illégitimes entre colons et femmes africaines (surtout entre Hollandais et Nama) se réfugièrent dans ce no man's land où tout était à construire. Afrikaanophones et luthériens, ils furent protégés par les missionnaires, puis par l'autorité coloniale allemande. L'indépendance de 1990 fut mal vécue. Cultivant le rigorisme et affirmant régulièrement leur volonté de faire sécession, les Basters se considèrent comme les mal-aimés du pays.